



MARGARET
WILKERSON
SEXTON

Miss Josephine

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Mistral

ACTES SUD

DE LA MÊME AUTRICE

UN SOUPÇON DE LIBERTÉ, Actes Sud, 2020.

Photographie de couverture : © Jack Spencer

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :

The Revisioners

Éditeur original :

Counterpoint Press, Berkeley

© Margaret Wilkerson Sexton, 2019

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16665-6

MARGARET WILKERSON SEXTON

Miss Josephine

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laure Mistral

ACTES SUD

À mes ancêtres, en particulier à mon père.

Je m'avance seule, mais j'en vauds bien dix mille.*

MAYA ANGELOU

* Vers tiré du poème *Our Grandmothers*, notre traduction. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

AVA

2017

C'est King qui m'a dit qu'on avait oublié la photo. Il a que douze ans, mais il a commencé à laver son linge à huit, et c'est souvent lui qui me rappelle de sortir la poubelle le jeudi. Je tenais pas plus que ça à lui mettre ces responsabilités sur le dos – c'était un gamin –, mais il avait repéré mes failles et s'y était engouffré. Tandis que je classais des requêtes pour Mr Jeff chez Wilkerson & Associates, lui taillait des pavés bien réguliers de lasagnes au bœuf, qu'il passait au micro-ondes. Et là, c'était cette photo que l'arrière-grand-mère de ma grand-mère s'était fait faire, où elle posait debout en bordure de sa ferme. Miss Josephine. Son mari venait de mourir – et ça pouvait pas vous échapper, cette solitude dans ses yeux. On distinguait aussi de la fierté : les rangs de maïs deux fois grands comme elle, les poulets picorant à ses pieds. Un fumoir dont les bardeaux soutenant le toit convergeaient comme deux mains en prière.

“On pourrait retourner la chercher”, suggère King.

Je secoue la tête.

“Trop tard.”

Peut-être pas, mais si je fais demi-tour, j'ai peur de ne plus avoir le courage de revenir pousser les portes en verre teinté de l'élégante demeure qui se dresse

devant nous. Je n'ai pas vraiment décidé de déménager ici ; la décision s'est plutôt frayé un chemin en moi, et il suffira d'une heure de route de plus, en roulant vers l'est, pour me retrouver de l'autre côté de la ville, où je serai accueillie par maman.

Mais je suis fatiguée de la décevoir. Elle a été dure avec moi quand j'étais petite. C'était une étudiante pleine de promesses quand elle avait rencontré mon père à l'université de Tulane... Elle était une des rares Noires sur le campus et elle lui avait tapé dans l'œil, même si jusque-là la seule femme noire qu'il avait connue c'était Mary, sa gouvernante. Six mois plus tard, ma mère était enceinte. Mon père a poursuivi ses études de droit. Ma mère voulait en faire autant, mais déjà que c'était difficile sans bébé, avec moi c'était quasi impossible. Elle s'est tout de même accrochée, tout en enchaînant les petits boulots : serveuse, aide à domicile, sténodactylo... Se sentant négligé, mon père s'est mis avec une étudiante de son groupe d'étude en procédure civile. Ma mère a dit que c'était tant mieux ; mais longtemps, quand elle me regardait, quand elle répondait à mes questions, quand elle me bordait le soir dans mon lit, j'ai senti l'amertume sous ses sourires crispés.

“Bon, faut y aller, je dis. La nuit tombe.”

King lâche un soupir de lassitude.

“Pourquoi on va pas tout simplement chez Maw Maw ?”

Toujours la même question depuis une semaine, et je réponds toujours pareil :

“Tu te rends compte de ce que ça représente, King ? Un meilleur collègue... On pourra se voir plus souvent, puisque tu seras à l'étage en dessous...”

— Oui, mais vivre chez cette vieille dame... cette vieille Blanche..." Il ajoute après un silence : "C'est trop bizarre.

— Pas plus que de s'installer chez Maw Maw, comme l'autre fois. Ce sera même mieux, parce qu'elle mettra pas son nez dans nos affaires. En plus la maison est immense : Grandma Martha aura son aile et nous la nôtre. Sans doute que tu la verras jamais."

Il fait claquer sa langue, mais se tourne sur son siège pour agripper son sac à dos.

Quand j'ouvre ma portière, il en fait autant. On n'a pas emporté grand-chose. À part le mobilier, qui est au garde-meuble, tout ce qu'on a c'est des vêtements, une lampe, quelques photos de ma mère et de moi quand j'étais petite, où je suis accrochée à sa taille comme si elle allait m'être arrachée d'une minute à l'autre. On ramasse ce qu'on peut et on remonte la longue allée pavée de briques, on passe dans la cour devant la fontaine à deux vasques surmontée d'un ange, puis on franchit le portail en fer forgé de la porte d'entrée. J'ai les clés. Grandma Martha n'est pas sur le seuil pour nous accueillir, mais elle m'a déjà expliqué où on devait s'installer et je sais aller au premier étage. Sa chambre est juste au-dessus de la nôtre, au deuxième. King découvre, bouche bée, le grand lustre en cristal, les chaises tendues de rouge, les parquets d'acajou recouverts de tapis d'Orient, les portraits d'ancêtres aux fines lèvres pincées.

Une fois dans sa chambre, il pose son sac à dos. Juste à côté du lit à baldaquin, une fenêtre donne sur l'allée, où notre Camry blanche déglinguée fait un peu tache. Le matelas lui arrive à l'estomac.

Chez nous, il se laissait tomber sur son vieux lit après l'école ; là, il doit l'escalader.

Je glisse :

“Je t'avais dit que c'était grand.

— Trop grand. Trop beau. J'ose toucher à rien.”

Je suis à deux doigts de lui dire qu'il a raison, qu'il vaut mieux toucher à rien, mais je veux qu'il se sente chez lui.

“Tu es soigneux, en général”, je dis.

Une voix s'élève derrière moi :

“Ne t'en fais pas pour ces vieilleries.”

Grandma Martha. Je me tourne pour lui dire bonjour. Elle est toujours la même : des bracelets qui tintent, un nuage de parfum, une chemise blanche repassée au col boutonné jusqu'en haut, des pantalons de couleur et des sandales chics qui s'ouvrent sur des ongles vernis d'un rose tendre. À soixante-dix-huit ans, son visage n'est que légèrement ridé ; ses longs cheveux sont plaqués jusqu'à la nuque où ils s'enroulent en chignon. Malgré tout, je devine encore la femme qu'elle était à l'époque où j'ai terminé la fac, quand elle portait un tailleur St John crème avec chapeau assorti... et même du temps de mes quatre ans, sur le balcon, quand elle me gavait de chocolat à cuire – pas trop sucré pour que je garde la ligne.

“Ah”, je dis, et le soulagement déferle en moi ; elle a toujours su me mettre à l'aise. On s'est pas beaucoup vues durant mon enfance. Après moi, papa s'est mis à faire toute une ribambelle d'enfants blonds dont je n'apprenais l'âge que par les cartes de Noël. N'empêche que chaque été Grandma Martha me réclamait et proposait de me payer des stages de tennis, de maths et de sciences. Elle demandait à ma

mère de me déposer chez elle ; une robe à volants Janie and Jack à ma taille m’attendait sur la méridienne, dans la chambre d’amis. Je me changeais, puis on montait dans sa Mercedes vert olive et on allait déjeuner chez Mr B dans le Vieux Carré*. Pour les vacances, elle m’envoyait des enveloppes au nom de Miss Ava Jackson avec un billet de cent dollars flambant neuf et des barrettes roses dedans. Chaque fois que je devais aller la voir, ma mère en chemin me faisait un laïus que je connaissais déjà par cœur : ne pas mettre mes coudes sur la table, manger lentement, par petites bouchées, dire “Oui, madame”, ne jamais lui forcer la main. Je m’exécutais tout en sachant que Grandma se moquait bien de tout ça. J’avais beau le dire à ma mère, elle n’en démordait pas.

Après la mort de son mari, Grandma a redoublé d’attentions : elle me payait des robes de soirée et des cours de maquillage au magasin Stila de Lakeside**. Et peu après la naissance de King, quand mon propre mari a commencé à s’éloigner, elle a gardé mon bébé pour que je puisse dormir ou me faire faire les ongles. Elle s’asseyait sur le canapé de mon modeste trois-pièces et pliait les barboteuses comme si elle avait pas toujours eu une femme de ménage pour tout faire à sa place. Maintenant elle a mieux : un cuisinier qui s’appelle Binh et une infirmière à temps partiel qui s’appelle Juanita et la promène aussi le long des voies du tramway quand le temps le permet. Avec tout ça, elle m’a quand même

* Mr B est un restaurant créole réputé au cœur du Vieux Carré (le French Quarter), centre historique de La Nouvelle-Orléans.

** Centre commercial à la périphérie de La Nouvelle-Orléans.

appelée en larmes un samedi. Elle se sentait seule. Je l'ai calmée, puis je lui ai avoué que ça n'allait pas fort pour moi non plus suite à la perte de mon boulot d'assistante juridique, et là, elle m'a proposé de m'installer chez elle. Ce serait du gagnant-gagnant, elle en était sûre. Même si à soixante-dix-huit ans, elle n'est plus ce qu'elle a été. Elle boite, elle porte des couches, et pas seulement la nuit, mais elle a encore l'air d'avoir toute sa tête. Elle peut s'habiller et manger toute seule, et elle a gardé une douceur bien à elle qui me donne envie de lui confier mes secrets. Je me sens toujours la bienvenue ici, et ça me donne à penser que j'ai pris la bonne décision.

Elle tend le bras vers King.

“Ça me fait tellement plaisir que tu sois là”, dit-elle en l’attirant à elle.

Je vois bien qu'il a toujours les épaules contractées, mais il la remercie poliment comme je le lui ai appris.

“C'est moi qui te remercie, répond-elle. Ça fait une éternité que j'ai plus d'enfant autour de moi. Tu peux pas savoir le bien que ça fait que tu sois là. Ça va changer l'atmosphère de la maison.”

Puis c'est mon tour : “Et toi, ma petite-fille !”

C'est doux de l'entendre m'appeler comme ça : “ma petite-fille”. Je ne crois pas qu'elle ait reconnu ainsi la filiation quand j'étais enfant. C'est seulement bien des années plus tard que j'ai pris conscience de cette omission, mais après, je me suis mise à lui tendre discrètement des perches pour qu'elle dise tout haut ce que nous étions l'une pour l'autre – sans résultat.

Elle poursuit :

“Tu peux pas savoir ce que ça me fait que tu te déracines comme ça.”

Je me fatigue pas à lui dire qu'on avait pas trop le choix. J'aurais pu aller chez ma mère, bien sûr, mais ça voulait dire m'exposer à sa grande gueule, et c'était trop cher payé. Et puis à quoi ça mènerait ? D'ici un an, je me retrouverais dans la même situation. D'un autre côté, Grandma Martha m'a proposé l'équivalent de mon ancien salaire rien que pour passer mes journées avec elle. King va commencer demain au meilleur collège privé de La Nouvelle-Orléans. À la fin de l'année, j'aurai de quoi me payer un toit, ne serait-ce qu'un pavillon, et sans doute en cité, mais ça nous permettrait tout de même de nous fixer. Je gagnais bien chez Mr Jeff, mais j'ai passé un brevet de serveuse pour continuer à joindre les deux bouts après le départ du père de King. Je devais me traîner jusque chez Vincent tous les soirs et retourner chez Mr Jeff le matin. Je suis pas idiote, je sais bien que je devrais déjà être contente d'avoir eu du boulot, mais là, entre le précieux secrétaire ancien et les peintures à l'huile signées, il serait peut-être temps de commencer à demander davantage.

“Eh bien, je vous laisse vous installer”, conclut Grandma.

Elle redescend l'escalier en boitillant, s'attardant sur chaque marche – plus lentement que dans mon souvenir. En se retournant, elle saisit mon regard.

“On pourrait dîner tous les trois ? Bien sûr, on est pas obligés de se retrouver à table tous les jours, mais puisque c'est notre première soirée ensemble, c'est un événement à fêter, pas vrai ?”

King et moi échangeons un regard complice. On avait entendu parler du cuisinier (que Grandma a toujours appelé Bibi) et des plats préparés à la

demande : du pain perdu, des gâteaux fourrés d'une ganache au chocolat... King sourit.

“Ce serait magnifique”, je dis.

Avec Binh, on se met à inspecter le bar avant le dîner. Même si je me plaignais des horaires, je garde la nostalgie de mon boulot de serveuse. En souvenir du bon vieux temps, je me prépare tous les soirs un cocktail et j'en verse un verre à mon ancien moi. Aujourd'hui c'est gin tonic : deux doses de gin, cinq doses de tonic. Je refroidis les verres, ajoute les glaçons ; je verse le gin, presse le premier citron vert avant d'ajouter le tonic ; le second citron vert, c'est juste la cerise sur le gâteau. Je m'appuie au comptoir, je prends une gorgée et je repose le verre. C'est parfait.

Binh sert du poulet frit et des gaufres avec un accompagnement de pains briochés à la patate douce et de confiture de romarin. Je suis censée être au régime, mais j'ai un faible pour ces plats de petit-déjeuner. J'attrape deux gaufres et une brioche, et je lésine pas non plus sur le sirop d'érable. King examine son assiette avec suspicion – la porcelaine de mariage de Grandma.

“Je m'étais dit que ce menu serait plus moderne”, commente Grandma, contente d'elle.

Elle regarde King manger, comme fascinée. Il porte son uniforme habituel : un sweat à capuche et un short de sport Nike avec des leggings de basket dessous. À douze ans, il fait une tête de plus que moi ; un garçon chocolat avec des dreadlocks qui lui tombent aux épaules. J'ai épousé son père parce que j'ai pas pu dire non au premier garçon qui appelait quand il l'avait dit et qui me disait “je t'aime” le soir avant que je m'endorme ; mais pour

être honnête, il y avait autre chose. Tandis que le père de King était aussi noir que possible, j'en étais encore à rejeter ma peau claire et le père absent à qui je la devais. À l'école, les filles de la VIIth Ward lisaient "oppresseur" sur mon visage. Enfant, j'étais costaud, j'achète encore dans les rayons grande taille de la plupart des magasins ; j'ai plus de cheveux que la moyenne, et les boucles brunes de mon afro me touchaient presque les épaules. C'est à la mode aujourd'hui, mais pas à l'époque. Comme maman voulait pas que je les défrise, les enfants – pas très originaux – m'appelaient Chia Pet et Sauver Willy*, ou bien ils chantaient "*He's got jungle fever, she's got jungle fever***" quand j'entrais dans la classe. Mon plan a marché : en voyant King, personne ne peut ignorer que c'est un enfant noir. Et puis il est plus cool que je l'ai jamais été. Quand j'allais le prendre chez McMain, il était escorté jusqu'à ma voiture par toute une petite bande qui n'était déjà plus exclusivement composée de collégiens. Il y avait aussi quelques lycéens que j'avais vus traîner dans la rue.

Il se met à chipoter avec sa nourriture.

Je sais ce qu'il pense : "Ils le savent, les Blancs, que servir du poulet frit c'est pas leur affaire."

* Les Chia Pet sont des figurines de terre cuite représentant des animaux et dans lesquelles on fait germer des graines de chia. Celles-ci, en poussant, constituent la "fourrure" de l'animal. *Sauver Willy* (1993) est le titre d'un film de Simon Wincer mettant en scène Willy, une orque – donc un animal noir et blanc.

** Allusion au film de Spike Lee *Jungle Fever* (1991), qui raconte les amours d'un Africain-Américain et d'une Italienne-Américaine.

« *Please stick to the rivers and the lakes that you're used to** » », il chante ; c'est un vieux morceau que j'entends parfois sur FM 98.

Je le gronde malgré mon envie de rire. Grandma m'arrête.

«Laisse-le, c'est un enfant. Ça dure pas longtemps. Profites-en, parce qu'après, quand ils grandissent – elle embrasse la grande table d'un geste circulaire –, eh bien, tu te retrouves toute seule.

— On est là, nous, je chuchote.

— Oh, bien sûr. Ce que je voulais dire, c'est qu'en achetant ce meuble, je croyais que je verrais toujours mes enfants attablés autour de moi, jusque dans mon grand âge, mais...” Je vois son visage se défaire et s'allonger ; en un éclair, elle se reprend. “Mais buvons aux nouveaux liens.”

Elle lève son verre d'eau pétillante, moi mon gin tonic et King son lait chocolaté ; on trinque tous ensemble et je le surprends à sourire.

Le soir, comme j'ouvre son lit, Grandma Martha me demande de m'asseoir en face d'elle sur le banc en osier.

“C'est tellement beau.”

Tout doucement, elle étend les jambes, puis les replie. Elle a éteint son système d'alerte médicale et l'a posé sur sa coiffeuse.

“Ouais, c'est sûr que tu as une maison incroyable”, je dis.

La chambre, impeccable, est presque aussi grande que mon ancien appartement. Il y a une méridienne

* “S'il vous plaît, tenez-vous-en aux fleuves et aux lacs que vous fréquentez d'habitude.” Extrait de *Waterfalls*, de TLC (1994), un groupe féminin de R'n'B originaire d'Atlanta.

couleur crème dans le coin, une cheminée de marbre blanc, et à ma gauche un miroir dans un cadre doré.

“Je ne parle pas de ça, dit-elle. Je parle de vous.” Elle fait un grand geste vers la chambre de King. “La famille. La vie que tu as bâtie. Tu t’occupes tellement bien de King, il est tellement heureux. J’ai essayé de faire ça avec ton père, mais peut-être que je m’y suis mal prise. Je l’ai trop gâté, en fait, poursuit-elle. Il n’a jamais eu à se fatiguer, et regarde où ça l’a mené ; il ne donne de nouvelles que tous les trente-six du mois, et encore c’est à peine cinq minutes au téléphone. Tous les ans une autre femme. Je n’ai jamais pensé que ta mère était la bonne, mais... au moins elle s’est occupée de toi.

“Je regrette de ne pas avoir été plus présente quand tu étais petite. Tu avais besoin d’attention, mais j’étais trop occupée à être une bonne épouse. J’étais prise dans l’époque. Tu sais, tout était différent à ce moment-là ; mais l’enfant, l’enfant, lui, il a besoin d’amour ! La couleur de peau ne compte pas pour lui ; c’est ce que j’ai toujours dit à ton grand-père mais ça le dépassait.”

Si c’est mon pardon qu’elle veut, je suis pas prête à l’accorder ; alors je dis pas un mot. N’empêche que je suis là, et c’est pas rien.

Elle reprend :

“Et tu sais, ton père... J’ai jamais parlé de ça à personne – la stérilité, c’était une tare à l’époque –, mais il m’a fallu des années pour tomber enceinte de lui. C’était terrible, déchirant, et ça a bien failli détruire mon mariage. J’ai bien cru qu’on ne s’en sortirait pas, et puis cette merveille de petit bébé est arrivée.” Elle secoue la tête. “C’est pour ça que je m’y suis tellement accrochée.”

“Enfin...” Elle a une grimace de ravissement. “Quand j’étais jeune fille, avec mes sœurs, on courait dans les champs avec nos prétendants, on leur prenait la main. Ils essayaient d’aller plus loin, et on se laissait faire – mais il fallait qu’ils se donnent du mal. Papa était respecté de tous ; même les hommes de son âge hésitaient à l’appeler par son prénom. Ils disaient « Monsieur Dufrene ». Quant aux jeunes, ils voulaient tous être vus avec une fille Dufrene.” Elle sourit. “Tous, sans exception, elle répète. Dès qu’on avait treize ans, ils commençaient à nous tourner autour, et après ils ne nous lâchaient plus.”

J’ai emporté mon gin tonic, et maintenant je m’en félicite. J’en bois quelques gorgées ; je m’attendais pas à la séquence souvenirs.

Du doigt elle me montre sa boîte à bijoux, et je me penche vers son bureau pour la lui passer. Elle en sort un collier de diamants.

“Il te plaît ?

— Beaucoup.”

Depuis que maman a trouvé la foi dans son église New Age, elle raconte que l’univers contient plusieurs variantes de nous-mêmes : par exemple, outre le moi qui est assis là avec Grandma Martha, il y a une autre version qui a terminé l’université en quatre ans et pas sept, qui mange pas de glace à la menthe et aux pépites de chocolat la nuit, qui a trouvé un bon mari – ou du moins qui a divorcé plus tôt du papa de King. Il y a le moi qui sait combien je suis belle, intelligente, douce ; un moi qui se passe de réveil le matin, fouetté par l’ambition qui coule dans ses veines, et cette femme va au bal avec ce collier de diamant.

Et voilà que Grandma Martha dit :

“Il est à toi.”

Je proteste : “Non, jamais de la vie ! J’en veux pas.” Et j’ajoute aussitôt, pour être bien claire : “Je suis pas là pour ça.”

Un sourire paisible s’étale sur son visage.

“Je comptais te le donner de toute façon. Il ressortirait tellement bien sur ta belle peau brune. Quant aux autres petits-enfants, franchement, ils méritent même pas le seau dans lequel je pisse.”

Je ris.

“Mais, Grandma Martha, j’ai vu ta photo de fiançailles, chez ton mari – chez grand-père, je rectifie. Tu portes ce collier, et il te va magnifiquement bien. Tu pourrais avoir envie de le garder en souvenir.”

Elle secoue la tête.

“Dans pas si longtemps, je serai six pieds sous terre et toi au-dessus, et y a pas un bijou au monde qui pourra me faire revenir, pas vrai ?”

Je sais pas quoi répondre. J’aime pas quand elle se met à parler comme ça. J’ai pas grandi avec elle, mais je m’habitue à me reposer sur elle de plus en plus au fil des ans.

“Très bien, Grandma.” Je me lève et je l’embrasse sur la joue. “Je suis juste à l’étage au-dessus.”

Je baisse les lumières.

En allant à ma chambre, je vais voir où en est King.

Il sort ses chemises, les pend dans le placard, mais on dirait qu’il a pleuré.

Je l’attire vers le lit et je m’assois à côté de lui.

“Tout va bien se passer, je lui dis.

— Non, c’est pas vrai, répond-il en tortillant frénétiquement ses dreadlocks, comme il le fait quand il est concentré ou nerveux, ou triste. Écoute, je la sens pas, cette maison. Ça t’a rien fait quand t’es

entrée ? C'est comme de s'enfermer dans un frigo." Il se met à chuchoter. "Et elle, je la sens pas."

Il hoche la tête en direction de la chambre de Grandma. Je proteste :

"Ta grand-mère ? C'est notre famille !

— Qui est du même sang n'a pas forcément la même couleur."

Je ris.

"Mon gars, la bonne citation, c'est dans l'autre sens.

— Nan, réfléchis bien, maman.

— Écoute. On tente le coup un mois ? Et après, si ça te plaît pas, on peut trouver une autre solution."

Un silence.

"D'accord, maman."

Il retourne jouer avec son iPhone, et au moment où je me redresse, j'entends un son qui jaillit. C'est le dernier morceau de Childish Gambino, qu'il écoute en boucle. Il ne me laisse pas l'embrasser trop longtemps et puis il range ses Nike et ses Puma dans le placard, juste comme ça.

"On va être bien ici", je lui dis.

Il ne m'a pas entendue. Les paroles du rappeur me suivent une fois que j'ai quitté la chambre.

Too late

*You wanna make it right, but now it's too late**.

Devant la chambre de King, j'installe la lampe que j'ai rapportée. C'est une lampe trophée en cuivre

* Extrait de la chanson *Redbone*. Texte et musique de Ludwig Göransson, Childish Gambino, Gary Cooper, George Clinton Jr. et William Earl Collins. © Songs of Universal Inc., Ludovin Music, Songs of Roc Nation Music, Childish Industries / Halit Music, Warner Chappell Music France, Universal Music Publishing.

poli avec un abat-jour nuit. King ne dirait jamais qu'il a peur du noir, mais je sais que ça le rassure de voir une forme familière quand il se réveille à l'aube. J'allume la lampe, je vais dans ma chambre et je m'enfonce dans mon lit. Le matelas est plus épais et plus moelleux que ce dont j'ai l'habitude. Je carbure à l'adrénaline depuis que j'ai pris ma décision. Grandma cherchait de la compagnie depuis un moment et j'avais contacté Traveling Angels pour elle, mais c'est alors que le collègue de King a appelé : il s'était battu. J'ai foncé le chercher, et bien entendu il avait l'œil qui gonflait déjà et il tenait une serviette trempée de sang contre son nez.

“Faudrait que tu voies comment j'ai arrangé l'autre, il a plaisanté, mais je me suis énervée :

— On fait pas ça chez nous ! Tu le sais bien, pourtant !”

Et il a voulu s'expliquer. Un garçon de troisième s'en était pris à son copain Nathan. Il avait pas le choix, il devait le défendre. C'est pas moi qui lui disais toujours de se battre pour ce en quoi il croyait ? Ben voilà, il croyait en son ami.

Je lui avais répliqué que je voulais pas de voyou chez moi, mais le soir, pendant qu'il mangeait un mirliton fourré avec du pain à l'ail, son préféré, je le regardais, mon fils dont je voyais encore le visage de nouveau-né, et je me demandais à quel moment j'avais fait une erreur. On vivait dans une maison quand il était né. Modeste, à quelques rues de Fret Street, avec d'un côté un policier et de l'autre une secrétaire. Puis le père de King était parti, et le loyer s'était mis à augmenter, d'abord de trente dollars, puis cent, et Mr Jeff avait beau être sympa, il pouvait pas cloner mon salaire. Quand il a fallu

déménager, on avait nulle part où aller. Cinq ans après l'ouragan Katrina, mon quartier était florissant. On avait un maire blanc et des restaurants chics sur une douzaine de pâtés de maisons, mais tout ce que je pouvais m'offrir, c'était un appartement réaménagé dans les anciens HLM. En voyant les pelouses nettes et la peinture fraîche, impossible de savoir ce qu'il y avait avant, mais les dealers au coin de la rue avaient cafté, et j'avais dit à King que je n'élevais pas de voyou, mais je me suis demandé à ce moment-là si c'était pas justement ce que j'étais en train de faire. J'ai appelé Grandma et je lui ai dit qu'elle n'avait plus besoin de chercher, que la compagnie, ce serait moi.

Ce soir je suis à quelques minutes de marche d'où je viens, mais c'est comme si c'était un autre monde. En dehors du fourgon blindé qui passe toutes les heures, il y a peu de circulation, seuls les grillons et quelques carillons éoliens viennent rompre le silence. Je suis encore un peu pompette à cause de l'alcool, et je vais sur Spotify, je programme en boucle une chanson de Sam Smith. C'était la préférée de Byron, la mienne aussi ; il ne me manque pas. Moins, en tout cas, que la plénitude que j'éprouvais à faire partie d'un tout, la profondeur et le but que cela donnait à ma vie.

You say I'm crazy

*'Cause you don't think I know what you've done**

* Extrait de la chanson *I'm Not the Only One*. Texte et musique de James Napier et Samuel Smith. © Stellar Songs Limited, Naughty Words Limited, DCMUK SIMP Limited, Universal Music Publishing, EMI Music Publishing, Sony Music Publishing.

Je ne mets pas longtemps à m'endormir mais peu après, je me réveille avec le pied droit tendu – comme si, au pays des rêves, j'étais en train de courir. En fermant les yeux, j'arrive à reconstituer une partie de la séquence : je patauge dans une eau si claire qu'on la croirait potable, mais qui empeste le croupi. Derrière moi, il y a le roulement de tonnerre de chevaux au galop, et les chevaux lancés à ma poursuite profèrent des phrases que je n'arrive pas à saisir. King est à mes côtés – adulte, et avec une autre tête, mais je sais que c'est lui ; et juste avant d'ouvrir les yeux, j'entends un coup de feu, et un cri.

Grandma a tiré quelques ficelles pour faire entrer King au collège privé de son quartier ; ce matin, il est nerveux à l'idée de ne pas retrouver ses vieux copains, et il goûte à peine au gruau de maïs et aux œufs que Binh a préparés. J'essaie de lui rappeler les aspects positifs de ce nouveau collège, mais il ne dit pas un mot de tout le trajet en covotage.

Il m'avait dit qu'il avait bien peur d'être le seul gamin noir de sa classe, et il était pas loin du compte : il y en a quelques-uns, noyés dans la population générale. Leurs mères se pointent en Porsche ou en Mercedes ; je vois par les vitres latérales qu'elles sont en tailleur ; elles me sourient – des sourires bien vite effacés. On n'est pas du même monde. Mais ça me va, vu ce qu'il y a par ailleurs dans cet établissement : des cours STEM* pour pas un rond, un jazz-band, une revue dirigée par les élèves... Le soir, King écrit des poèmes, et je retrouve parfois des pages toutes gribouillées sur la commode. Des poèmes d'amours enfantines, alors qu'il a jamais eu de copine – *Sois ma terre et je serai ta lune*. Alors

* STEM : science, technologie, ingénierie et mathématiques.

c'est pas du Langston Hughes, mais faut bien commencer par quelque chose.

Aujourd'hui, c'est juste une journée prise de contact ; et quand je passe le chercher, King est intarissable. Au dîner, il parle la bouche pleine, mais il est tellement content que je le laisse faire. Il me raconte que, le matin, il y a une réunion où les élèves prennent la parole pour dire ce qui va pas. Il s'est levé, et il a parlé de son changement de collègue.

“Après, tous les gamins sont venus vers moi dans le couloir pour se présenter. Dans mon ancien collègue, on m'aurait traité de nul, mais ici ils sont trop – il hésite – gentils.”

Grand-mère jubile.

“Et ce n'est qu'un début, assure-t-elle. Tu vas te faire tellement d'amis dans ce nouveau collègue ! De gentils enfants qui auront une bonne influence sur toi.”

King change brusquement de visage et pose sa fourchette.

“J'avais aussi des amis dans mon ancien collègue, lâche-t-il.

— Oui, oui, bien sûr, la seule chose que je voulais dire, c'est...” Sa voix faiblit.

“On est très contentes que tu aies passé une bonne journée”, j'ajoute, et il a l'air de se détendre.

Les spaghettis sont un de ses plats préférés ; il vide son assiette puis demande à se lever de table.

Je débarrasse avant d'aller aider Grandma à monter. J'avais pas fait attention à ses vêtements quand elle était assise : comme à son habitude, elle porte une chemise à col boutonné classique avec un pantalon blanc amidonné, mais au dîner elle a renversé de la sauce tomate, qu'elle a même pas pris la peine

d'essuyer. On voit encore le jus rouge dégouliner le long du pli. Et puis l'odeur qui s'en dégage par bouffées ne laisse planer aucun doute. Je m'apprête à lui demander si elle a besoin que je l'aide à se nettoyer, mais je l'aperçois qui se dirige vers sa salle de bains et je la laisse faire.

En passant devant la chambre de King, je le vois assis sur son lit. J'entre et je m'installe à côté de lui, je lui caresse la nuque comme je le fais depuis que je lui ai donné le sein. Des fois il me laisse faire, des fois non. Aujourd'hui, il s'abandonne contre moi.

“Qu'est-ce qui se passe ? Ça m'a pas trop l'air d'aller, là.

— Je sais pas. C'est juste comment elle a parlé de ces gosses et de leur bonne influence. Comme si mes copains étaient des nuls.

— Oui, j'ai bien vu. Mais tu dois te dire qu'elle l'entendait pas de cette manière. Elle vieillit et elle trouve pas toujours les bons mots, mais fais-moi confiance. Si quelqu'un sait que tes copains sont de gentils enfants, c'est elle.”

Il ne répond rien.

“Tes copains te manquent, pas vrai, mon gars ?”

Il hoche la tête.

“Écoute. Je suis libre ce week-end. On pourrait retourner dans notre ancien quartier. Je vais appeler Senait, on va organiser quelque chose avec elle, Nathan et Issa, ça te va ?”

Il hoche à nouveau la tête.

“Je t'aime, maman.

— Pas autant que moi.”

Au milieu de ma phrase, j'entends un grand fracas juste derrière la porte et je me précipite.

Grandma se tient devant la chambre de King. Je pousse un cri de surprise malgré moi, mais je ne m'attendais pas à la découvrir là ; sans compter qu'elle n'a plus les cheveux attachés comme à son habitude, et je m'aperçois pour la première fois qu'ils lui descendent jusqu'au ventre. Elle s'est déjà changée et sa chemise de nuit est claire et translucide ; son corps nu transparait par éclairs sombres ou pâles. Je détourne le regard.

“Qu'est-ce qui s'est passé ? je demande en lançant des regards furtifs derrière elle.

— Oh, c'est cette lampe qui vient de tomber. Je n'y ai même pas touché, je le jure. Je suis juste passée à côté et elle a glissé.

— Oh !”

C'est la lampe de l'arrière-arrière-grand-mère de ma mère, le seul objet de Josephine que nous possédions. J'ai pas besoin de l'examiner pour voir que le cuivre est ébréché.

“Je suis vraiment désolée, s'émeut Grandma. Je peux demander à Juanita de courir t'en acheter une autre demain. J'ai vu exactement la même chez Nordstrom.

— Non, Grandma, tout va bien. T'en fais pas pour ça. C'est juste que je m'attendais pas à te voir. Je vais te raccompagner jusqu'à ton lit.”

En retournant à sa chambre, elle veut commenter chaque photo devant laquelle nous passons.

“Celle-ci, c'est le jour de mon mariage, dit-elle en montrant un format vingt sur vingt-cinq en noir et blanc. C'est lui qui a remporté la perle rare. Tous les garçons du comté nous attendaient devant le portail de la ferme.”

Je lui réponds un peu comme je le ferais avec un petit enfant.

“Oh, mais ça m'étonne pas du tout !”

On continue à avancer. Arrivée à la chambre, je reste un peu pour surveiller sa navigation jusqu'au lit, l'oreille tendue au grincement du sommier. Elle se rend sans doute compte que je suis encore là puisqu'elle arrête pas de parler, le dos tourné ; d'abord de la pluie et du beau temps, et puis elle change de sujet chaque fois qu'elle se retourne sur son lit.

“J'espère que tu ne comptes pas partir”, dit-elle presque en chuchotant.

Je me demande si j'ai mal entendu.

“Bien sûr que non, Grandma. On vient à peine d'arriver. Où est-ce qu'on irait ?”

Elle soupire.

“Les gens ont leur monde à eux. Leurs rêves. Pour ce que j'en sais. L'herbe est toujours plus verte ailleurs. Mais nous sommes bons avec vous ici, pas vrai ?”

C'est une drôle de question, mais je pense toujours à cette lampe.

“On pourrait pas trouver mieux, je dis.

— Bien. Je t'aime, Ava.

— Je t'aime aussi, Grandma.”

JOSEPHINE

1924

Pour rien au monde j'aurais choisi le hampshire – une bête de trois cent cinquante kilos, engrais-sée à la patate douce, au lait, à la betterave et au panais. Et pourtant, la semaine passée je l'avais récuré à la paille de maïs parce que c'est pas tous les jours que votre seul fils se marie. Il fallait assez de viande pour nourrir la paroisse.

À Wildwood, on se pressait pas d'emmailoter les bébés de blanc et de les plonger dans l'eau dès que leur couleur ressortait ; et quand un homme et une femme sautaient par-dessus le balai*, c'était pas avec le consentement de leur mère. Autrefois, une tante qu'était pas vraiment la sœur de ma mère était tombée folle amoureuse d'un homme qui vivait de l'autre côté des marais. Tom, qu'aimait pas qu'on

* Avant la guerre de Sécession, les esclaves n'étaient pas mariés officiellement par le représentant d'une religion ou de l'État, mais éventuellement unis par un rituel comme celui-ci, organisé par le maître qui posait un balai à terre et faisait sauter par-dessus l'homme et la femme qu'il avait décidé de marier. Dans certaines régions, les Africains-Américains se sont approprié ce rite, qui est également passé dans la langue comme une métaphore du mariage.